

Claude du Granrut

# LE PIANO ET LE VIOLONCELLE



*Rescapée des camps,  
indomptable, ma mère a su transmettre  
sa force et sa plénitude à tous ceux  
qui l'ont côtoyée ou qui ont vécu  
auprès d'elle, comme moi-même  
et Jacqueline Kennedy -*

# LE PIANO ET LE VIOLONCELLE

## **Du même auteur**

*Place aux femmes*, en collaboration avec Christine Clerc, Stock, 1973. *Europe, le temps des régions*, LGDJ, 1994, 1996<sup>2</sup>.

*La citoyenneté européenne*, LGDJ, 1997.

*La parité en politique*, Descartes et Cie, 2002.

*Une Constitution pour l'Europe*, LGDJ, 2004. *10 ans en 1940*, Mémorial de l'internement et de la déportation, Compiègne, 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

amant, c'était décider d'une « liaison de raison » sans anticiper sur l'avenir. Son corps retrouvait ses exigences et elle pouvait les apaiser. C'était lui faire reprendre la place auquel il avait droit. C'était aussi le faire participer à son nouvel équilibre, une façon de repousser définitivement le malheur, et se donner la possibilité de se réjouir du moindre moment de joie et de fierté que lui procuraient ses enfants et ses petits-enfants. Oui, elle était belle et fière aux bras de mon frère à l'entrée de l'église d'Auteuil le jour de son mariage, heureuse aussi d'assister aux premiers pas de ses petits-enfants et de se sentir respectée et écoutée par les amis de ses enfants.

Elle y puisait une sorte de sérénité qu'elle offrait à l'écoute de ses camarades qui, me semblait-il, en étaient conscientes ne serait-ce que par l'attention mutuelle qu'elles se portaient.

Elle avait acquis une façon d'être toujours à sa place, en toutes circonstances, comme celle de sa visite avec Christiane Rème, Geneviève de Gaulle et Anise Postel-Vinay à la reine de Suède pour remercier son pays d'avoir réussi à libérer en avril 1945 quelques centaines de Françaises internées comme elles à Ravensbrück. Lorsque je lui en faisais la remarque, elle me rappelait sa théorie de ce qu'elle appelait « la grâce d'état » qui permet de s'adapter à toute circonstance.

Peut-être aussi l'affrontement avec la mort avait fait-il naître chez ma mère une aptitude à discerner ce qui est important et à fixer son attention sur ce qui le mérite vraiment. Au fil des jours, je me rendais compte qu'elle avait fermé un livre pour en ouvrir un autre dont elle conduirait l'écriture avec une totale liberté, sans préjugés, sans vindicte non plus, au service de sa famille et de ses camarades, qui étaient entrées dans son univers et qui le seraient jusqu'à ce matin de juin très lointain où son cœur s'est arrêté sous « le regard de Dieu » comme elle l'avait écrit dans une page glissée dans son missel : elle y exprimait « sa foi et son

appartenance au Royaume de Dieu et à son infinie miséricorde » et à l'inspiration qu'elle y trouvait « pour ôter de mon cœur le ressentiment, la colère, et les remplacer par le don de soi ». En lisant ces quelques phrases, j'y ai perçu son attachement non seulement aux « femmes de Ravensbrück » mais aussi à toutes les femmes qui n'auraient pas été reconnues à leur juste valeur et dont la société brimait la personnalité et les ambitions.

Pour l'heure, elle avait endossé l'habit du chef de famille, un chef de famille sans ego et attentive au bonheur de ses enfants quelles que soient leurs décisions. Sans doute par réminiscence du désarroi et des conséquences du divorce de ses propres parents, elle avait certainement perçu et redouté les troubles du ménage de ma sœur qui partageait notre appartement. Elle accepta la décision de ma sœur de divorcer : elle et son petit garçon continueraient à habiter avec nous ne serait-ce que pour assurer à ce tout jeune enfant un foyer chaleureux et éclairé par sa présence. Aurait-elle agi de cette façon auparavant, ma sœur aurait-elle pris cette décision si notre père était encore vivant ? Elle en éprouva certainement de la peine mais ne la montra pas ; ce petit garçon, son premier petit-fils ne devait pas en souffrir : elle s'employa à lui rendre la vie facile, gaie et très entourée.

Pour moi, elle était ma mère et plus que ma mère. Il n'y avait plus entre elle et moi le filtre de mon père, ni de mes frères, sœurs et beaux-frères qui n'intervenaient pas dans notre relation. Une part d'elle m'était entièrement dédiée. J'étais en quelque sorte sa priorité. Sans doute parce qu'au fil des mois, elle réalisa qu'elle avait affaire à une rebelle, une révoltée qu'une contrariété, même mineure, pouvait exacerber et rendre injuste. Le pire c'est que je le savais mais c'était plus fort que moi, je me butais, je me prenais pour une victime innocente de cette guerre que mon père avait qualifiée dès 1939 de terrible.

Arriverais-je jamais à m'en débarrasser et d'ailleurs le voulais-je ? Peut-être pas.

Elle restait impassible devant mes sautes d'humeur. Trouvant le ton juste pour me calmer, me dire sa confiance en mes capacités, m'assurant de son indéfectible soutien. Dans ces moments-là, le son de sa voix avait des sonorités de tendresse et de compréhension ajustées à mon attente.

Elle s'ingéniait aussi à m'accorder ce qui pouvait me faire plaisir : une jolie robe, un collier qui avait appartenu à sa mère, des petits gâteaux à la noix de coco avec une tasse de chocolat. Mais plus que tout, sa voix capable de comprendre, de pardonner, d'expliquer, d'envisager cet avenir qu'elle souhaitait construire avec et pour moi. La responsabilité qu'elle ressentait à mon égard la stimulait non seulement pour m'aider au coup par coup mais aussi pour réfléchir à ce monde changeant dans lequel j'aurais à vivre, sans doute à travailler, à tailler ma place.

Ma mère m'emmenait avec elle le plus souvent possible et notamment aux mariages de ses camarades les plus jeunes, déportées à 18-20 ans. Ma mère souhaitait-elle que je l'accompagne parce qu'elle voulait que je sois le plus souvent possible près d'elle afin d'effacer les traces d'une année de séparation totale ? Avec elle, je découvrais ces jeunes femmes, belles, discrètes sur leur engagement dans la Résistance et sur leurs épreuves. Elles tutoyaient ma mère, ce que je ne faisais pas, c'était comme des grandes sœurs inattendues qui partageaient avec ma mère des souvenirs que je ne connaîtrais jamais mais dont je soupçonnais l'importance pour elles.

Dans ces fêtes de renouveau, un point noir, une vilaine remarque, une phrase plusieurs fois entendue et qui m'horrifiait. « "Il" a du courage de l'épouser. Après ce qu'elle a subi, pourra-t-elle avoir des enfants ? » Je la rapportais à ma mère. « Ces gens ne comprendront jamais. Elles donneront la vie comme une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bas-ventre, les jambes qui s'entremêlent. Ces préludes à des plaisirs plus forts et plus violents me grisait.

Savoir qu'il y a plus et devoir s'arrêter malgré l'émotion et une réelle attirance. J'avais 18 ans, il en avait 19 et nous découvriions la joie d'être ensemble, non seulement à la bibliothèque mais aussi à la Rose Rouge, au Vieux Colombier et au Luxembourg. Baisers volés à la nuit tombée. Ainsi, j'ai dû apprendre à « tenir » mon corps, à lui rappeler que séduire, c'est avoir de la garde, c'est savoir qu'il faut se faire respecter. La rigueur dans la séduction, quelle gageure ! Conscience de soi, conscience de l'autre. Sans le dire à haute voix.

L'important était que je remette à leur place ce qui faisait ma vie : mes études, mes amitiés, ma vie intime, mes premières amours, même celles qui éclataient comme des bulles.

Était-ce cela les gammes de la vie ? Était-ce cela l'apprentissage de soi-même et des autres. Devrais-je toujours m'arrêter à ce jeu maîtrisé et répétitif ? La vigilance de ma mère attendait-elle le moment propice ou nécessaire pour intervenir ?

Difficile d'en parler. Était-ce nécessaire ? Elle me laissait les rênes longues, mais elle les tenait fermement et restait attentive aux moindres secousses : une rentrée plus tardive que la normale, des conversations téléphoniques trop longues ou trop courtes. Des coups de fatigue ou de déprime alternant avec une excitation inhabituelle. Son esprit agile s'appliquait à en déchiffrer le sens. Pas de question insidieuse, juste une présence, une sorte de rite immuable et souriant : le petit déjeuner ensemble avec une ou deux questions innocentes sur les cours, les conférences de méthode et mes projets pour la soirée.

Ainsi, ma mère suivait de près mon apprentissage de la vie, de ses tendresses, de ses pièges, en même temps que celui des savoirs, de la compréhension du monde, des hommes et aussi

des quelques femmes qui l'avaient marqué de leur empreinte, de l'émergence du nationalisme, des péripéties du capitalisme et de l'instauration de la démocratie. Par osmose, je crois qu'elle en savait autant que moi et même plus car elle y ajoutait sa propre expérience.

J'aimais l'écouter, susciter ses réactions et connaître son point de vue sur l'évolution politique de la France et la situation des pays d'Europe centrale.

« La France a une image encore glorieuse en Europe mais que la dernière guerre a rendu bien fragile. C'est dommage que de Gaulle soit parti. Il avait l'autorité nécessaire pour dominer les querelles des partis politiques, mettre en œuvre les mesures inscrites dans le programme du Conseil de la Résistance et instaurer une nouvelle justice sociale. Redresser l'économie oui mais en partager les gains avec tous. Reconstruire les villes et les usines, oui mais pas pour recommencer à les détruire dans trente ans. »

Dans ces moments-là, elle m'étonnait par la rigueur de son propos.

« Il faut utiliser à fond le Plan Marshall, coopérer avec l'Allemagne même si ce n'est pas facile, donner un vrai rôle aux femmes puisque maintenant elles votent et, ajoutait-elle malicieusement, elles font même Sciences-Po. »

Après les balayages historiques de Renouvin, le juridisme sévère de Donnedieu de Vabres, les théories sociales de Laroque et les leçons d'économie de Paul Delouvrier, je découvrais le bon sens avisé d'une femme qui avait su tirer de sa propre vie et de ses expériences humaines non seulement des leçons de bon sens mais aussi une vision de modernisme et d'espérance.

Elle m'apprenait aussi à ne pas avoir d'idées préconçues. Elle m'emmenait aux réunions de l'Union des femmes françaises que présidait Marie-Claude Vaillant-Couturier. « Elles sont

sincères et elles y croient. » « Il faut connaître la réalité des hommes et des femmes qui font la société française, qui croient en leur capacité de créer une société moins injuste, répartissant les responsabilités selon les critères de connaissance et d'engagement. »

J'avais eu la chance de voir la France de loin. Je me sentais plus apte à la comprendre avec son passé, ses faiblesses et ses espérances. Il m'appartenait d'engranger un maximum de savoirs pour le jour où je pourrais m'en servir et la servir.

Il me semblait aussi que ma mère et moi avions atteint des eaux calmes. Je m'étais peu à peu construite pendant qu'elle s'était reconstruite : cinq ans pour l'une comme pour l'autre. Plus de rats au fond des baraques, plus de bûcher crépitant autour du corps décharné de mon père, réduit à un petit tas de cendre balayé par le vent glacial d'Ellich.

L'accueil de deux jeunes Américaines pendant l'année universitaire réglait nos problèmes financiers. Et cette année-là, sur proposition de la belle-fille américaine d'une de ses amies d'enfance, ma mère avait accepté d'en accueillir une troisième qui s'appelait Jacqueline Bouvier.

Un nom français, une enfance américaine fastueuse interrompue par le divorce de ses parents. Une joie de vivre tempérée par une certaine réserve. Une curiosité intellectuelle et artistique jamais rassasiée. Un humour dévastateur dans ses jugements sur autrui. Un goût certain pour la poésie, une volonté exprimée de s'imprégner de la culture française.

Le jour de son arrivée à Paris, nous nous sommes retrouvées devant la Sorbonne pour une grande ballade au Quartier Latin et nous avons pris le temps de partager les attentes de notre vie d'étudiante.

Avenue Mozart, ma mère nous attendait. Dès ce premier soir, Jacqueline a tout de suite senti qu'elle était en présence d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enfants et aussi m'y préparer c'est-à-dire me faire connaître par mes recherches et mes publications.

La Conférence de Stresa m'avait fait connaître un certain nombre de fonctionnaires qui faisaient appel à moi pour participer à titre non officiel aux travaux de leurs services ; rédiger des notes sur le développement de tel secteur économique, sur l'évolution démographique et sur les filières de formation des filles.

Les associations d'action féminine me sollicitaient pour participer à leurs colloques à Paris, en Province et à Bruxelles.

Je lançais une étude sur le parcours professionnel des femmes diplômées et notamment sur celles de Sciences-Po, que je représentais au Conseil d'administration des anciens élèves qui décida de la publier.

Ma mère m'encourageait : elle avait compris ma quête de respectabilité intellectuelle afin de débarquer dans la vie professionnelle au niveau qui autoriserait mes absences du foyer.

C'était notre territoire secret qui s'exprimait par sa constante veille auprès de mes enfants : leur accueil après la classe, les conduites chez les dentistes et aux goûters d'anniversaire, les premières semaines de vacances pour me laisser le temps de les rejoindre, d'entendre le récit de leurs randonnées à bicyclette, de leurs progrès en natation et de m'attarder auprès de chacun d'eux pour recueillir leurs confidences. Grâce à ma mère, pas un soupçon de mauvaise conscience de ma part, ni de sentiments de délaissement de leur part. Ils étaient insouciants et heureux.

Mon mari était aussi un fervent partisan de l'Union européenne. Sur ce plan-là nous étions sur la même longueur d'onde. Il faut reconnaître que, passé le traumatisme de la guerre d'Algérie et en dépit des soubresauts de la mise en œuvre du Traité de Rome et notamment de la Politique agricole commune,

la croissance économique s'installait dans les pays membres de la Communauté économique européenne.

Ma mère avait le don de minimiser les accidents de parcours tant elle faisait confiance au général de Gaulle. Il continuait de bloquer l'entrée de l'Angleterre : « Il a raison. » La « chaise vide » au Conseil des ministres à Bruxelles : « Il a raison. » Le retrait de la France de l'OTAN aussi.

Elle avait réponse à tout et pour les femmes, elle me rappelait qu'elles disposaient d'un outil légal et imposable au droit français pour faire reconnaître leur droit à l'égalité de salaire avec les hommes : l'article 119 du Traité de Rome !

Peu de temps avant la révolte des étudiants puis des syndicats de mai 1968, j'avais été sollicitée pour entrer au Cabinet du secrétaire d'État auprès du Premier ministre, chargé de la promotion sociale et du tourisme : préparation des discours, notes pour les réunions interministérielles, apprentissage des arcanes du pouvoir politique ou comment promouvoir les idées là où elles peuvent être mises en œuvre. Comment fonctionne un gouvernement en période de crise ? Est-ce le moment pour les femmes de réclamer à une société « malmenée » la place qui leur est due.

Un début de réponse à ces questions était dans la rue.

J'allais à la Sorbonne, à l'Odéon, dans la rue pour écouter les slogans et me joindre aux cortèges qui parlaient de la « Libération de la femme ». Je rapportais à ma mère ces moments d'indignation et d'espoir. Une France nouvelle donnerait du sens à la vie de ses citoyens et de ses citoyennes et un souffle généreux à la construction européenne.

Pour ma mère, le général de Gaulle avait compris le sens de ces journées de Mai et elle lui faisait confiance pour en tirer les conséquences. Nous étions sur la même ligne.

J'ai passé la matinée du 30 mai à bicyclette pour distribuer

des tracts appelant au rassemblement de 18 heures sur la place de la Concorde pour remonter les Champs Élysée. Mon mari et moi étions dans le défilé et ma mère devant la télévision.

Notre duo venait de vivre des soubresauts politiques, un mouvement inattendu et populaire qui m'avait confortée dans ma conviction que seule l'action politique pouvait peser sur l'évolution de la société et en tout premier lieu sur la vie des femmes.

Un journal féminin *Femme Pratique* que dirigeait Rose Vincent, souhaitait introduire au milieu des pages de mode et de recettes culinaires quelques articles sur les réalités de la vie économique, sur les institutions politiques, sur les responsabilités des élus comme des électrices, de la situation des femmes dans la vie économique, sur leur formation professionnelle, leurs problèmes à concilier leurs tâches professionnelles, familiales et politiques.

Mes articles paraissaient régulièrement. Tant et si bien que pendant la campagne présidentielle de Georges Pompidou, mon nom avait été suggéré pour l'interviewer mais le candidat président avait répondu : « Le problème des femmes est un chaudron dont il ne faut pas soulever le couvercle. »

J'avais mes entrées à l'Institut national de la statistique, à la SEMA. Je ramenaient dans mes filets des chiffres indiscutables : les femmes avaient un niveau d'éducation de plus en plus élevé. Elles formaient un réservoir de main-d'œuvre pour le secteur tertiaire. Prolétaires de la croissance économique : leur salaire était devenu indispensable pour l'allongement des études de leurs enfants, et surtout le logement de la famille. Pour autant mal payées, discriminées par rapport à leurs capacités, brimées par leur hiérarchie, elles subissaient cette violence faite à leurs personnes sans broncher.

Je décrochais un poste d'attachée au Secrétariat général à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle pouvait aborder des tâches plus difficiles.

En ce début d'année 1987, à 87 ans, elle était devenue frêle comme le roseau de La Fontaine mais toujours digne et résistante.

L'un de ces samedis du mois de mai, alors que je m'apprêtais à l'emmener sur les routes de Picardie, je sentis ma mère tendue et absente. Elle me dit : « Le procès de Barbie commence cette semaine devant le Tribunal spécial de Lyon. » Même si elle n'avait pas été arrêtée à Lyon et n'avait pas été interrogée en sa présence, elle connaissait quelquesunes de celles qui étaient tombées entre ses mains, la dureté de ses interrogatoires et l'extrême cruauté dont il faisait preuve. Elle n'avait pas l'intention d'aller à Lyon mais elle suivrait le procès à la télévision. Je m'arrangeais donc pour être auprès d'elle aussi souvent que possible. Je savais que le passé remonterait peut-être pour une dernière fois et très violemment. Je pouvais aussi accompagner les retransmissions du procès des commentaires que me téléphonait mon mari qui était l'avocat d'une des associations, partie civile au procès.

La première journée consacrée à la Rafle des enfants juifs accueillis dans ce village d'Izieu a été l'occasion pour ma mère de se remémorer que moi aussi j'avais été mise à l'abri dans une campagne un peu semblable, où les journées étaient ponctuées de repas plus abondants qu'en ville, de vrais goûters, de « devoirs de vacances », des travaux des champs et de promenades dans les chemins bordés d'aubépine.

Pour eux, la journée du 6 avril 1944 s'arrêtera à leur petit déjeuner. L'irruption de la Gestapo suspendra le fil de leurs jours. Ceux qui suivront seront peuplés de cauchemars ininterrompus jusqu'à leur destination finale : la chambre à gaz d'Auschwitz.

« Toi, comme enfant catholique, tu n'avais rien à craindre. »

« Non, mais ma peur au ventre et mon cauchemar ont commencé avec le pressentiment de votre arrestation. Je sentais que quelque chose allait craquer, que l'absurde allait fondre sur moi. J'ai pleuré toute la nuit du 5 juillet. Deux mois plus tard, il a fallu assumer un autre verdict de la réalité : le retour dans l'appartement vide où flottait un mélange de parfum de vous : votre lavande et les gauloises de papa et l'absence de tout bruit familial. Personne à qui parler. Et d'ailleurs pourquoi parler : quand je suis rentrée à Paris, c'était après la Libération de Paris et tout le monde se devait d'être joyeux. La guerre allait finir et on se gavait avec les rations de l'Armée américaine pleines de chocolat et de corned-beef. Je ne devais pas me plaindre. »

Le 11 mai, premier jour effectif du procès et première apparition de Barbie. Le silence est total, moment de recueillement dans l'attente d'une explication de l'entreprise criminelle qui a amené des hommes à organiser l'anéantissement d'autres hommes et femmes : la torture comme système.

Le visage impassible de Barbie dont seuls les yeux enfoncés dans leurs orbites trahissent une vivacité morbide et une sorte de curiosité malsaine. Un visage qui ne reflète ni âme, ni inquiétude, un visage de refus, une volonté de distanciation.

Le lendemain, exit Barbie. Pas courageux mais le procès va se poursuivre.

Les premières journées s'étiraient en querelles juridiques et en rappels des faits : la chasse aux « terroristes », l'arrestation de Jean Moulin à Caluire, son calvaire et sa mort pendant son transport vers l'Allemagne. La leçon d'Histoire sur la Résistance allait-elle être dispensée ?

Oui, car il y eut les témoignages des femmes qui resteront dans les annales comme l'honneur de ce procès.

Ce fut l'honneur des femmes d'avoir connu l'horreur sans se laisser atteindre par elle. Telles Lise Lesèvre, Simone Lagrange,

Violette Maurice, Alice Van Steenberghe, « Le matin, j'étais partie dans l'euphorie de mon corps vivant, je n'ai jamais retrouvé cette sensation, je n'ai plus jamais pu marcher normalement. »

Elles étaient là, les survivantes de ses interrogatoires et des camps où la mort était programmée, comme l'ont rappelé Marie-Claude Vaillant-Couturier et Geneviève de Gaulle-Anthonioz.

Elles sont apparues fortes, lumineuses, déterminées, invincibles. Elles n'avaient pas besoin de la présence de celui qui les avait torturées pour crier la vérité de leur souffrance, et de leur courage face à son zèle abominable pour servir la doctrine nazie. À elles seules, elles ont convaincu l'opinion française et même mondiale que Klaus Barbie, et d'autres avec lui, était coupable de crimes imprescriptibles, qu'aucun châtement même extrême ne pouvait faire payer. En étant plus fortes que lui, elles lui ont infligé le désaveu intime, la honte, s'il était encore capable de ressentir un tel sentiment à l'égard de ses exactions. Elles ont réussi à sublimer ce face-à-face bourreau-victime et elles en sont sorties avec la satisfaction de l'ultime devoir accompli.

Par leur parole, elles ont ressuscité la « mémoire », si difficile à transmettre.

« Ce qu'il y avait de plus déstabilisant pour nous les femmes lorsqu'elles étaient interrogées, c'était d'être mises nues devant des inconnus et d'avoir le sentiment de provoquer une sorte d'excitation à nous faire souffrir, d'autant plus violente que nous résistions à la souffrance qu'ils nous infligeaient. Quand je pense que l'une d'elles n'avait que 13 ans, ton âge à cette époque. Aucune n'a parlé, déterminée à ne pas briser le maillon qu'elles représentaient et qui, si elles lâchaient, ferait subir à d'autres les mêmes sévices. C'est cela le courage, celui qui s'enracine dans votre être au fur et à mesure que la torture

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leur trouver d'autres soutiens en militant dans des associations ou des « Think Tanks » ouverts à toutes sortes d'innovations. Pour assurer leur adhésion à l'Union européenne, les citoyens et citoyennes ne devraient-ils pas participer, même symboliquement à son budget ? Quand on participe, on est fondé à demander des comptes à ceux qui ont la responsabilité d'en faire bon usage. Que ce budget soit considéré non plus comme un prêt consenti par chaque État membre quitte à en retirer le maximum, mais comme une participation citoyenne qui ouvre un droit de regard sur son utilisation. Ce n'est pas pour demain mais peut-être le verrai-je avant de mourir pour pouvoir le raconter à ma mère.

Pourquoi ne pas profiter du temps de leur scolarité pour créer auprès des jeunes Européens un sentiment d'appartenance à l'Europe et de représentativité auprès du reste du monde ? Malgré quelques engagements solennels<sup>1</sup>, aucun progrès n'a été réalisé pour rapprocher rythmes et programmes scolaires dans les pays-membres. A-t-on jamais sollicité l'avis des femmes mères de ces enfants, co-responsables de leur éducation et de leur avenir, pour organiser ces rapprochements et faciliter les échanges scolaires afin que cette nouvelle génération parle au moins deux langues et soit fière de sa nouvelle patrie : l'Europe ? On se gausse des résultats du projet Erasmus, réservé aux étudiants alors que c'est le projet Comenius destiné aux scolaires qui doit être mis en œuvre et développé !

L'attitude de ma mère lors du Procès Barbie mais plus encore la parole des femmes m'ont suggéré un engagement plus personnel et une action collective qu'il m'appartiendrait de développer : des femmes ont eu le courage de s'opposer à la dictature nazie et à la mort lente et programmée des camps afin de maintenir la flamme de la pensée démocratique et de défendre

la dignité de la personne humaine. Elles l'ont payé souvent de leur vie. Les survivantes se sont efforcées de le rappeler aux jeunes générations, mais leurs voix s'éteignent peu à peu.

Lors de la dissolution de l'ADIR, j'ai proposé avec l'accord de Jacqueline Fleury, sa présidente, que les enfants, parents et amis prennent le relais de leurs témoignages pour que leur mémoire se perpétue.

C'est une tâche difficile. Le témoignage des survivantes est inestimable, même si nous avons eu le privilège d'être proches d'elles pendant leur survivance. Il faut s'assurer de la caution des historiens et de la collaboration des enseignants. Qu'attendent leurs élèves : une vérité, une explication du déroulement de l'Histoire, l'exemplarité de l'engagement des femmes et le message de leur lutte pour la paix et la démocratie en Europe ? Il y a une spécificité de la mémoire des femmes résistantes; c'est leur force et cela a été aussi leur faiblesse. Elles ont été trop modestes et à l'exception de quelques-unes, elles n'ont pas été « reconnues ».

Alors même qu'elles ont été des héroïnes, comme l'ont prouvé Geneviève de Gaulle-Anthonioz dans son livre *La Traversée de la nuit* et Germaine Tillion, blottie dans sa cachette en carton, au fond d'une baraque et écrivant *Le Verfügbar aux Enfers*, opérette-revue mettant en chansons le calvaire de ses camarades pour soutenir leur moral. Sa représentation au Châtelet en 2009, reprise un peu partout en France, constitue un témoignage incomparable de ce que fut Ravensbrück, de la force d'âme, de la solidarité et même du recours à la dérision dont ces femmes ont été capables.

La Société des familles et amis des déportées et internées de la Résistance, la Sfaadir existe pour perpétuer la mémoire de celles qui ont montré le chemin du courage et de la dignité.

Ses membres ont pu vivre l'émotion intense ressentie lors de

la représentation du *Verfugbar aux Enfers* sur la place d'appel du camp lors du 65<sup>e</sup> anniversaire de sa libération chantée par des jeunes Françaises du lycée La Fontaine à Paris et des jeunes Allemandes du Gymnasium de Neustrelitz soutenues par l'orchestre des jeunes du Land de Brandebourg.

Ma petite-fille, Pauline, comme d'autres, découvrait la somme de courage qu'il avait fallu pour résister aux traitements inhumains infligés par les nazis, sur cet espace nu, vidé de ses baraques et couvert de mâchefer qui a vu passer près de 130 000 femmes de tous les pays d'Europe.

Cet héritage européen ne doit pas s'éteindre. L'Europe sera mémorielle : elle puisera sa force dans celle dont les femmes d'Europe ont fait la preuve.

En ce jour d'automne, un souffle encore tiède agite les arbres qui veillent sur sa tombe. Est-ce le vent ou le violoncelle qui continue d'égrener ses accords et prodigue au piano ses ultimes conseils ?

---

1. Lors d'une réunion des ministres de l'Éducation en Sorbonne lors de la présidence française en 2008.

Éditions du Rocher  
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi  
98000 Monaco  
[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : octobre 2013  
N° d'impression :



Composition et mise en pages réalisées par  
Compo 66 – Perpignan  
269/2013